

Les deux voies du passé : le ressouvenir, entre progrès et perte

The Two Path of the Past: Mnemonics of Loss and Gain

Las dos vías del pasado: la remembranza, entre progreso y pérdida

Emily Keightley and Michael Pickering

Number 44, September 2007

Les occasions perdues : souvenirs de ce qui aurait pu être

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002491ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002491ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Liber

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Keightley, E. & Pickering, M. (2007). Les deux voies du passé : le ressouvenir, entre progrès et perte. *Cahiers de recherche sociologique*, (44), 83–96.
<https://doi.org/10.7202/1002491ar>

Article abstract

The lost opportunity is a familiar motif in literary and popular representations of remembering. The conventional emphasis is on the melancholic quality which casts across a subsequent life of regret in light of a mistakenly untaken path (this being one aspect among many in lost opportunities). There has been a critical neglect of how lost opportunities are conceived and evaluated in everyday narratives, and of how they relate to current circumstances, plans, dreams and desires. Using data gathered from in-depth interviews with women of various ages and backgrounds, this article examines the ways in which they engage with the choices they have and have not made. As a result, the commonplace mnemonic motif of lost opportunity is reconceived so as to recognize its simultaneous orientation to the past, the present and the future, implicating both memory and imagination in its enactment. Remembering lost opportunities is a key feature to a symbolic construction of self in everyday life.

Copyright © Liber, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Emily Keightley et Michael Pickering

Les deux voies du passé : le ressouvenir, entre progrès et perte

Le souvenir du passé est partie intégrante de la vie quotidienne. Il peut provoquer du plaisir et de la douleur, ou au contraire être l'objet d'une expérience flottante qui ne laisse que peu de traces dans la conscience. Le passé qui est rappelé à la mémoire n'est d'aucune façon unique. Différents aspects du passé sont rappelés et configurés, de manière variable, dans des récits ou des exposés multiples. Tout l'éventail qui va de la continuité à la modification et à la rupture entre les trois temps de l'expérience — le passé, le présent et le futur — passe à l'avant-plan. Le ressouvenir prend souvent la forme d'un retour sur des expériences du passé, une répétition de l'action, un tracé des chemins qui ont été arpentés. Nous réfléchissons presque quotidiennement à nos choix, des décisions les plus banales jusqu'aux tournants les plus fondamentaux de notre parcours. C'est en revisitant ces embranchements expérientiels que nous acquérons une conscience aiguë des occasions enfouies dans le temps.

Remanier les temps de l'expérience

Le passé a deux voies : il y a le chemin que nous avons pris et, à chaque instant, celui que nous aurions pu prendre. Le ressouvenir plonge dans la pensée des chemins qui n'ont pas été suivis, et donc d'événements, de lieux et de gens que nous n'avons pas vus. Toute reconsidération d'une expérience que nous avons délibérément écartée tourne autour d'une fable de l'occasion perdue. Ce trait narratif, commun au souvenir autobiographique, est aussi d'usage courant en littérature. Thomas Hardy, par exemple, utilise le motif de l'occasion perdue dans ses romans et sa poésie. Le poème *Faintheart In A Railway Train* évoque une étrangère sur le quai de la gare,

vue à travers la fenêtre d'un wagon, une rencontre sentimentale qui ne se réalisera pas, et que regrette amèrement le narrateur. Dans *Far From The Madding Crowd*, la demande en mariage de Monsieur Oak à Bathsheba Everdene est posée comme un moment déclencheur qui s'avérera, dans le cours du roman, une occasion irrémédiablement perdue¹. L'usage narratif de l'occasion perdue n'est bien entendu pas limité à la littérature. Dans une chanson anglaise traditionnelle comme *Courting Too Slow*, il est question d'un amour perdu à cause de l'hésitation et de la prudence excessive du prétendant; en dépit des anneaux «d'or étincelant» qu'il lui offre, l' amoureux perd sa belle Betty, séduite par un marin audacieux, et est pris de remords. Le trait commun à ces usages culturels de l'occasion perdue en tant que figure ou motif narratif est leur tonalité mélancolique. Le motif agit de façon duelle pour souligner l'impossibilité de recouvrer l'expérience fantasmée, le chemin qui n'a pas été choisi, et caractérise le chemin qui a effectivement été choisi en termes d'absence ou de manque.

Lorsque nous examinons les constructions autobiographiques usuelles de l'occasion perdue, elles apparaissent beaucoup plus complexes que les récits littéraires conventionnels où le personnage se présente clairement devant les termes du choix qu'il a à faire, comme le long d'un chemin qui bifurque. Le projet de recherche dans lequel nous sommes engagés s'appuie en partie sur des entretiens en profondeur avec des femmes d'origines et d'âges divers, et porte sur les moyens qu'elles emploient pour parler de leur passé ainsi que sur leur rapport à la mémoire. Ces entretiens contiennent de multiples occurrences du motif de l'occasion perdue. Le présent article examine ces récits d'occasions perdues ou de chemins qui n'ont pas été pris, afin de démontrer leur multidimensionnalité et favoriser la redéfinition de ce qui, jusqu'à maintenant, a surtout été conçu comme un mode d'explication personnel dont les opérations seraient purement régressives.

Les interprétations conventionnelles de l'occasion perdue en tant que figure autobiographique sont largement unidimensionnelles, puisqu'elles la conçoivent dans les termes de la conception occidentale du temps orienté vers le futur, conception qui a tendance à reléguer le passé dans les figures de la perte et du deuil. Comme si regarder en arrière était intrinsèquement l'expression d'un manque, d'une incapacité à se transformer. On a le plus souvent et exclusivement associé le sens de l'occasion perdue à une valeur mélancolique, à l'instar des considérations simplificatrices sur la nostalgie. Le jugement des modernes a figé la nostalgie dans un concept opposé au progrès. C'est voir la nostalgie comme le rejet du présent et des promesses du futur, comme une recherche de consolation dans les certitudes du passé².

Bien des usages contemporains héritent de cette interprétation, et associent la nostalgie au pessimisme culturel, au désespoir et à l'échec. Lorsque

1. T. Hardy, «Faintheart in a Railway Train», dans *Collected Poems*, Londres, Macmillan, 1968, p. 536; *Far from the Madding Crowd*, Londres, Penguin, 1994.

2. M. Pickering et E. Keightley, «The Modalities of Nostalgia», *Current Sociology*, vol. 54, n° 6, novembre 2006, p. 919-941.

l'idée de « porter le deuil du passé » est transposée dans le champ de l'occasion perdue, le sens premier de toutes ces associations revient au désir nostalgique d'un passé disparu. Ces interprétations trouvent encore leur prolongement dans les thèses plus générales de la temporalité postmoderne. Fredric Jameson soutient par exemple que nous avons perdu la capacité d'appréhender historiquement l'expérience ; la rencontre avec le passé se caractériserait par un désir bien ordinaire de sécurité ontologique, par ailleurs impossible à satisfaire³. Les environnements signalétiques propres au façadisme et au pastiche architectural nous privent de tout lien temporel fixe. En lieu et place de relations dialogiques avec le passé qui faciliteraient l'agir, dans le présent comme en vue du futur, le désir indifférencié mobilise un vague sentiment de la passéité et stimule l'appétit pour le rétro, aisément rassasié grâce à l'industrie du patrimoine. Pour Robert Hewison, l'explosion des représentations vernaculaires du passé, sous forme de marchandise, et les modes de production qui leur sont liés engendrent une relation stérile avec le passé. On flatte basement les inclinations de la majorité vers le sensualisme et le sentimental, plutôt que de favoriser la distance critique propre à l'enquête historique⁴. Raphael Samuel critique ces « tactiques patrimoniales » parce qu'elles sont l'expression de l'élitisme culturel. L'élitisme culturel tend à ignorer les aspirations communes à une relation dialogique avec le passé, et néglige le fait que les sites historiques, les musées et les expositions ont effectivement démocratisé l'histoire⁵. Les interprétations de l'occasion perdue qui adoptent une telle attitude de mépris empêchent de la considérer comme une forme d'appréhension historique de l'expérience. Elles supposent que les occasions qui n'ont pas été saisies sont complètement déconnectées du présent, et ne demeurent disponibles qu'en tant qu'objets de deuil. Les occasions perdues n'offrent ainsi que très peu ou aucune capacité de renouvellement.

La question est vaste. Même la connotation de la perte, dans la désignation de ces événements particuliers rappelés à la mémoire, trahit la compréhension unidimensionnelle que nous avons du phénomène. Comme si, parce qu'appartenant au passé, les occasions ne pouvaient être simplement rappelées, mais étaient effectivement perdues, disparues pour de bon et irrécupérables. Le passage du temps aurait neutralisé leur capacité à stimuler l'action, à transformer le présent et le futur. L'occasion qui a été apparaîtrait dans un éclair, puis elle disparaîtrait du tissu narratif de l'expérience biographique. Les potentialités que renferme un moment particulier de l'expérience se seraient dissipées, ne laissant que les traces de ce qui aura été possible. Nous serions hantés par des plaisirs inconnus, et toujours tentés par ce qui aurait pu être.

3. F. Jameson, *Postmodernism, or the Cultural Logic of State Capitalism*, Londres, Verso, 1991.

4. R. Hewison, *The Heritage Industry: Britain in a Climate of Decline*, Londres, Methuen, 1987.

5. R. Samuel, *Theatres of Memory*, Londres et New York, Londres, Verso, 1994, pp.259-273.

L'idée reçue suppose également une insatisfaction à l'égard du présent. Ces voies qu'on n'a pas empruntées, irrémédiablement perdues, rendraient le présent déficient, et source de frustrations. Le passé ne peut se réconcilier avec le présent; il est posé comme l'éternel ennemi. Cette relation fatidique entre le passé et le présent laisse dans l'ombre une grande part du ressouvenir portant sur nos décisions et nos choix passés. À notre avis, une telle position, selon laquelle nous serions incapables de considérer les chemins que nous n'avons pas choisis autrement que sous le signe du désenchantement, est intenable. Nous sommes d'accord avec l'exposé plus nuancé d'Andreas Huyssen qui relève l'importance, dans la temporalité de la modernité avancée, de rompre avec cette dichotomie de l'historicité et de l'amnésie. Bien qu'il puisse n'être que l'expression d'un désir inassouvi qui cherche désespérément à s'accrocher à un moment ou une période du passé, nous estimons, à la suite de Huyssen, que le ressouvenir des embranchements de l'expérience peut aussi offrir un potentiel créateur et transformateur⁶.

Une vision plus juste du ressouvenir de l'occasion perdue doit remanier les temps auxquels elle est normativement incorporée. Le passé est indéniablement une référence incontournable, particulièrement ces moments de notre expérience qui sont l'objet d'un intense investissement émotionnel, ou ceux que nous considérons comme ayant joué un rôle clé dans ce que nous sommes devenus, dans nos expériences ultérieures. Même là, nous réalisons que le passé n'est pas une question qui dépend uniquement de nous. Nous considérons nos choix passés en rapport avec notre existence présente: notre identité, nos conditions de vie, le bilan de nos succès et de nos échecs. Ce ne sont pas seulement des récits qui se tournent vers le passé; ce sont aussi des récits du devenir, du prolongement dans le présent, et de l'extension hors du présent. Loin de constituer un abandon du présent aux certitudes confortables du passé, le ressouvenir des occasions perdues serait plutôt une modalité de la compréhension du passé et du présent, et de leur réconciliation dans l'expérience. Ce n'est pas en opposant le passé et le présent comme deux sources conflictuelles, mais bien en nous déplaçant entre les deux, que nous arrivons à saisir le sens de notre expérience. Le ressouvenir des occasions perdues est une des parties maîtresses d'un projet continu, le projet autobiographique de construction et de reconstruction narrative de soi. Ce projet rend nos vies intelligibles, et ce faisant, il pourvoit à une certaine stabilité en nous et dans la connaissance du monde qui nous entoure.

L'occasion perdue comme objet du ressouvenir implique une orientation duelle, à la fois vers le passé et vers le présent. L'occasion perdue ne s'épuise pas dans le deuil des chances auxquelles nous avons renoncé. Elle fournit des moyens au soi pour se réconcilier avec les conditions changeantes du présent, et aller de l'avant. Le ressouvenir et le récit de

6. A. Huyssen, *Twilight Memories: Marking Time in a Culture of Amnesia*, New York et Londres, Routledge, 1995.

l'occasion perdue sont finalement toujours dépendants du présent, dans la mesure du moins où le présent dépend lui aussi des choix du passé. La relation entre l'expérience passée et le présent n'est pas fixée une fois pour toutes, mais soumise à des conditions continuellement changeantes. Une conjonction quelconque de l'expérience du temps ne fait jamais sens que du point de vue du présent dans lequel il y a ressouvenir. Le temps passe, et ainsi passe la signification des choix du passé, si bien qu'avec le temps on peut tout simplement ne pas reconnaître les occasions. Le savoir généré au sein de cette double contingence est donc, en partie du moins, orienté vers les exigences du présent, nous permettant tantôt d'épouser le mouvement, tantôt d'atteindre la stabilité.

Le retour réflexif sur une occasion perdue demande la participation de temps multiples. Le passé est porté à la conscience à partir d'une perspective qui est celle du présent, et il est compris en fonction de ses exigences. L'occasion perdue peut impliquer le futur tel que nous croyons l'entrevoir. Les expériences que nous avons choisies et celles que nous avons écartées nous font voir des possibilités particulières du futur. La reconnaissance et le récit de ces voies du passé nous permettent d'explorer en imagination les occasions qui restent ouvertes pour nous. Les récits de l'occasion perdue impliquent nécessairement le futur tel qu'il aurait pu être. Avec ce retour à des possibles non réalisés, nous sommes en mesure de spéculer sur ce qui pourrait encore être.

Nous pouvons maintenant mieux comprendre que l'insatisfaction face au choix et à ce qui s'en est ensuivi provient de la confrontation de deux futurs possibles. L'insatisfaction n'est pas inéluctable. C'est la comparaison des deux futurs qui révèle ou non le potentiel transformateur du ressouvenir. Lorsque les deux récits du futur sont posés comme des parcours parallèles, la quête mélancolique d'un futur perdu et hors d'atteinte demeure parfaitement plausible ; mais il peut aussi se produire que les deux récits du futur se chevauchent et s'influencent. Le chemin que l'on regrette de n'avoir pas emprunté est alors capable de stimuler, inspirer et guider un futur réalisable. Le ressouvenir de l'occasion perdue n'implique pas nécessairement un passé qu'on ne peut recouvrer et un futur qu'on ne peut réaliser. Les embranchements expérientiels dans les voies du passé peuvent tout aussi bien offrir les moyens d'un renouvellement et d'une transformation, pourvu qu'ils puissent être réarticulés avec ce qui a été vécu.

Avant de quitter la question temporelle de l'occasion perdue, il est important d'examiner comment les bifurcations de l'expérience passée sont ramenées à la conscience. Conventionnellement, on insiste sur la nature rétrospective des récits et sur le rôle de la mémoire. Mais si nous voulons reconnaître les temps multiples qui composent le récit de l'occasion perdue, la mémoire ne doit pas être conçue comme une faculté isolée. Pour que soient ramenés l'un en face de l'autre « ce qui a été » et « ce qui aurait pu être », et que s'organise leur réconciliation dans le récit, il doit notamment y avoir une interaction complexe de la mémoire et de l'imagination.

Reconnaître la dépendance réciproque de ces facultés permet d'aller au-delà des conceptions usuelles de l'occasion perdue qui ne retiennent que le sentiment de perte et le deuil. Ainsi, nous pouvons saisir la créativité et le potentiel transformateur de ces récits. Les occasions perdues se déploient dans l'interstice entre expérience effective et absence ; la mémoire n'en est pas le seul instrument, ni sur le plan de la réalisation ni sur celui de la transmission. L'imagination joue un rôle primordial pour ramener et pour réconcilier « ce qui a été » et « ce qui aurait pu être ». La mémoire, en tant que modalité temporelle de la conscience dont la prémisse est l'expérience vécue, ne saurait exposer des passés ou des futurs imaginés. Le récit d'une occasion perdue ne pourrait même être partiellement construit s'il n'y avait la figuration d'un passé autre, une solution de rechange.

Reconnaître la fonction de l'imagination permet de voir dans ces récits les lieux d'une articulation fluide, non seulement de la perte, mais de l'affabulation. Ainsi que le rappelle Warnock, l'imagination n'opère pas seulement en rapport à des futurs possibles ; elle revitalise aussi le passé⁷. Les occasions perdues sont en ce sens loin d'être irréparables, puisqu'elles sont essentiellement provisoires, configurées et reconfigurées en imagination. C'est le potentiel créateur de l'imagination qui nous entraîne dans les possibilités infinies de reformulation des embranchements de l'expérience. Les décisions ne sont jamais prises une fois pour toutes, puisqu'elles sont revues en imagination, recontextualisées et réexaminées, ouvrant ainsi de nouvelles significations pour le passé et le présent. Tout comme l'expérience passée peut revêtir de nouvelles significations à la lumière d'un présent qui change, l'occasion perdue, d'abord signe de tristesse et d'absence, redevient pertinente et retrouve une nouvelle fonction. Nous ne prétendons pas que cela soit toujours le cas, puisque le potentiel transformateur du ressouvenir peut diminuer aussi bien qu'augmenter. Si les connexions entre le passé, le présent et le futur peuvent éclater, elles peuvent aussi se reconfigurer. Ce qui importe, c'est que leur valeur et leur signification ne soient pas fixes mais soumises aux interactions changeantes du passé et du présent.

Le ressouvenir de l'occasion perdue nous permet de comprendre certains dilemmes et certaines divergences de nos vies. Dans toutes les variations de l'occasion perdue, le passé comporte deux voies : celle que nous avons suivie et celle que nous aurions pu suivre. C'est la façon particulière dont ces deux voies sont narrativement réconciliées, en s'appuyant à la fois sur la mémoire et sur l'imagination, qui donne la mesure de la contribution du récit au présent et au futur. Les occasions perdues impliquent à la fois le désir nostalgique et le désir de renouveau orienté vers le futur, mais elles le font selon des modalités variables et à des moments différents.

7. M. Warnock, *Imagination and Time*, Oxford et Cambridge, Blackwell, 1994, p. 127-169.

L'occasion perdue et le futur possible

Dans le but de mieux comprendre les moyens du ressouvenir et du récit de l'occasion perdue, il est nécessaire que nous considérions ces moyens tels qu'ils sont mis en œuvre dans la vie quotidienne. Puisque des récits d'occasion perdue figurent dans des biographies individuelles, la tentation est alors forte de mettre l'accent sur une constellation psychologique et la forme intensément personnelle des sentiments qui l'animent. Nous faisons en effet l'expérience de l'occasion perdue grâce à de telles constellations. Mais le fait de ressentir l'occasion perdue de façon personnelle et intense n'implique pas que les dimensions sociales en soient absentes ; elles sont simplement élidées.

Un des aspects significatifs du ressouvenir en général, tel qu'il s'incarne dans la vie quotidienne, est l'interaction entre le plan personnel et les processus sociaux, culturels et historiques. Cela a des conséquences très particulières en qui concerne l'activité mémorielle qui nous intéresse ici. Ce n'est pas simplement que des dimensions sociales et individuelles du passé puissent se retrouver dans le souvenir de l'occasion perdue. C'est aussi et surtout par le biais de leur interaction que le social et l'individuel apparaissent à la conscience, en tant que la chose même qu'ils prétendent révéler ; le ressouvenir est ainsi un point de départ éminemment marquant dans la vie présente et dans le parcours qui nous y a menés. Sans cette réciprocité, la continuité du soi ne pourrait être assurée dans une situation historique qui change. Ce n'est que dans cette conjonction que l'expérience a du sens pour nous, une expérience qui inévitablement concerne nos pensées et nos sentiments les plus intimes, et les cadres sociaux, les conventions dans lesquels et grâce auxquels nos actions se déroulent.

Le ressouvenir de l'occasion perdue n'est donc pas qu'une réflexion sur une expérience purement personnelle. Il s'agit aussi de la médiation des temporalités publiques et privés. Le ressouvenir d'un moment clé de notre expérience requiert la mise au jour et l'articulation entre les conditions socioculturelles et l'agir individuel. Le passage du temps met à nu et révèle tout à la fois dans leur étrangeté les conventions expérientielles qui font le passé, nous permettant ainsi de réfléchir sur les occasions perdues non seulement en termes de choix individuel, mais aussi en fonction des conditions propres de notre passé. En reconnaissant ces relations qui se tissent entre les conditions sociales et l'agir individuel, il nous est possible de circonvenir le sentiment de la perte et ainsi d'avancer. Voyons maintenant comment cela apparaît dans deux récits autobiographiques⁸.

Rita est une jeune britannique dans la vingtaine, d'origine indienne. Dans le long récit qu'elle nous livre de son enfance et de son passage à l'âge

8. Dans nos entretiens, plusieurs font référence à des occasions perdues, mais pour des raisons pratiques nous ne retenons ici que deux cas qui illustrent comment l'occasion perdue crée du sens et quelle signification on lui accorde.

adulte, elle se remémore son désir de devenir danseuse. Elle parle alors précisément des occasions d'être reconnue et, en dépit d'un manque de confiance en ses propres talents, elle insiste sur le fait que ce désir n'a jamais fléchi. Dans le récit de cet échec face à ce qu'elle considère comme son potentiel, le trope de l'occasion perdue est clairement reconnaissable.

Lorsque j'écoute ceci [pièce musicale], c'est exactement ce que je ressens; comme s'il fallait m'arrêter un peu et réfléchir; mais arrive un moment où je veux bouger et danser, et je me retrouve à danser dans ma chambre, parce que ça me rappelle mon amour de la musique... Et il me semble que je devrais en faire quelque chose parce que je sais que c'est là, et que ça me passionne, alors, lorsque j'écoute ceci, ça me détend, mais en même temps ça me pousse à bouger et à danser parce que je réalise que la musique est magnifique et expressive, je réalise comment je me sens quand je danse, parce que, quand je danse, je suis moi-même très expressive. J'adore danser [rires]! Toutes les sortes de danses... Danser devant un miroir et voir que je fais toujours les bons mouvements.

Est-ce que ça vous arrive souvent de penser au passé mais aussi à ce que le passé vous pousse à vouloir faire dans le futur?

Je pense que je suis triste parce que je ne le fais pas. Je pense que je suis triste parce que, lorsque j'étais enfant, j'étais passionnée par ce que je faisais. Dans tout ce que je faisais, je mettais toujours beaucoup de passion, que ce soit dans les travaux à l'école, la lecture ou la danse. Mais en danse, j'étais brillante, j'étais vraiment bonne. Plus jeune, je rêvais toujours que j'étais actrice. Je disais toujours à ma sœur: je *vais* devenir une actrice, je *vais* devenir une danseuse et je *vais* me retrouver sur scène, parce que ce sont des choses qui me passionnent vraiment; mais visiblement, au fil des années... Ce n'est pas le genre de carrière qu'on choisit. Je crois que si j'avais été plus persévérante et que j'avais eu le soutien et les conseils nécessaires, j'y serais probablement arrivée. C'est pourquoi, lorsque j'écoute cette musique, je me sens un peu triste et je suis déçue de moi-même, parce que je sais que je pourrais faire beaucoup plus. Vous comprenez ce que je veux dire? Et je me demande où est cette enfant si vivante que j'étais? Oui, je suis toujours très vivante, mais où est cette enfant si vivante et vraiment passionnée, où cela s'en est-il allé maintenant? Je pense que c'est un peu perdu. C'est là, je crois simplement que ça stagne un peu. C'est pourquoi je me sens un peu réprimée. C'est ainsi que je me sens. C'est comme si je me demandais: «Oh, est-ce que je ferai jamais quelque chose de ma musique ou de mon talent, est-ce que je ferai quoi que ce soit avec la danse?» Et une part de moi ne voit qu'une porte close. Je peux aussi regarder en avant et me voir danser ou chanter, comme hobby, mais en termes de carrière? Je crois toujours cela possible. Je refuse de penser que ce ne l'est plus. J'ai encore beaucoup de temps devant moi et les occasions se présenteront peut-être. Aussi, j'aime penser qu'il y a une

autre porte qui m'attend, et que je pourrai me fondre dans le côté musical des choses. Alors je sais que je serai satisfaite. Comme je vous le disais, j'aimerais entreprendre des cours de chant, aussi bien que des cours de danse.

Je suppose que les enfants n'ont pas aussi peur de monter sur scène...

Non. Il n'y avait pas de peur. La seule peur que j'aie probablement connue, oui, parce que j'étais une enfant vraiment, vraiment grosse, c'était une chose que les gens en général de mon entourage pensaient : « Toi, tu n'es pas du genre réaliste. » Ma sœur aurait dit cela. Nous avons eu récemment une conversation sur le fait que c'était moi la rêveuse. Maintenant, j'aime regarder un peu vers l'avenir et me dire que, lorsque j'aurai vingt-sept, vingt-huit ans, voici ce que je ferai. Mais toutes ces choses que j'ai dites, je ne les ai pas réalisées. Que sont devenus mes rêves ? À l'époque je n'avais pas peur, je disais à tout le monde : « Regardez bien, je vais le faire... » Je pense que, quand j'étais enfant, il y avait aussi tout le côté superficiel. Tout le glamour, et tous ces trucs de célébrités. Je me voyais sur scène, devant le public et attirant toute l'attention. C'est bien moi ça. Par contre, si je m'y mets, j'obtiendrai non pas tellement l'attention, mais je serai récompensée pour ce que je réussis bien, et ça me fera une réputation. Je vous l'ai dit, lorsque j'étais plus jeune, je croyais entre autres qu'en vieillissant je deviendrais célèbre. Oui, je suis connue dans mon milieu social, mais en termes de célébrité, comme de passer à la télé, je n'aurais rien accompli. Mais on doutait constamment de mes aspirations : « Es-tu vraiment sérieuse ? Es-tu sûre de toi ? » Cela vaut aussi pour le culturel. Vous savez, une Indienne qui danse encore alors qu'elle a plus de vingt ans, c'est considéré comme une profession peu appropriée, si vous voyez ce que je veux dire.

Est-ce que cela a à voir en particulier avec la culture indienne ?

Je pense que cela a beaucoup à voir avec la culture indienne. C'est très visible dans la culture indienne, mais aussi dans la culture asiatique en général. Je crois que ça provient entre autres des privations. Pour un immigré, il n'est pas bien vu de..., vous êtes plutôt poussé vers ce qui est considéré comme professionnel, la profession de médecin, d'avocat, de comptable. Je les appelle des rôles rigides. Moi, telle que je suis, c'est bien différent, parce que, je le crois vraiment, je suis « théâtre », c'est bien moi, c'est ma personnalité. Personne ne peut m'enlever ça. Si je veux devenir célèbre et être actrice ou danseuse, non, ils ne peuvent pas m'en empêcher. Pourquoi une Indienne dans la vingtaine ou la trentaine ne pourrait pas danser ? Vous avez des actrices et des chorégraphes et des gens qui pratiquent la danse classique dans la quarantaine, et je suis certaine que mon père serait le premier à s'intéresser à ce qu'ils font. Alors pourquoi une fille normale, vivant dans une société normale, ne pourrait pas faire de même ? Et j'ai vite su que j'étais très différente des autres de ce genre... du genre qui pensent de manière typique, si vous voulez.

Entraînée par la musique, Rita s'adonne à penser que la danse est la voie qu'elle aurait pu poursuivre. Dans la conversation, elle reconnaît en cela une occasion perdue, et elle construit discursivement l'exposé mélancolique de cette forme du ressouvenir : « Je suis triste parce que je ne le fais pas. » Rita affirme clairement qu'elle n'a pas seulement la nostalgie du moment où elle aurait pu devenir une danseuse, mais la nostalgie de la personne « si vivante et passionnée » qu'elle fut lorsque cette occasion restait ouverte. Le pathos qu'implique la reconnaissance d'un manque dans le présent tendrait à suggérer que l'occasion perdue ne concerne que le passé ; mais cela ne rendrait pas compte de toutes les dimensions du récit. À travers l'exposé de ses aspirations et de son expérience qui se dissocient, Rita construit, non un affect singulier, mais une réponse plurielle. À côté de la « porte close », il y a une autre part d'elle qui entrevoit un lieu et un moment pour réaliser ses ambitions. Loin de favoriser l'abandon, le récit entraîne Rita à agir dans le présent ; le récit souligne qu'il y a encore de la place pour la poursuite de ses rêves de danse. Rita exprime clairement son insatisfaction à l'égard du présent. « Ça stagne un peu » et elle se sent « réprimée », et cela est en opposition avec le passé où elle était « si vivante » ; elle emprunte les voies d'une satisfaction à venir, derrière l'autre porte, en faisant le point sur les occasions qu'elle n'a pas saisies. Elle laisse entendre qu'elle pourra se fondre « dans le côté musical des choses », et qu'elle s'en trouvera satisfaite.

Ainsi que le récit de Rita en fait la démonstration, se tourner vers le passé pour exprimer une insatisfaction à l'égard du présent n'empêche pas d'agir en vue de l'avenir. Au contraire, le récit peut faciliter l'action. Identifier une occasion perdue dans l'expérience passée n'implique pas nécessairement une capacité moindre d'agir sur l'axe des autres temps de l'expérience. Bien que le contraste du passé et du présent soit partout en évidence, Rita fait en sorte de les réconcilier en réexaminant sa situation présente à la lumière du passé, et en établissant un lien avec le futur imaginé. *Ce qui aurait pu être converge vers ce qui pourrait être.* La fonction transformatrice de ces articulations ultérieures échappe inévitablement au témoignage des occasions perdues qui se contenterait d'indiquer les constructions différenciées des temps de l'expérience.

La représentation discursive du manque n'est pas toujours construite par la négative. Arrêtons-nous à un deuxième cas : Lindy, une Britannique blanche âgée de cinquante-cinq ans. Elle articule le passé et le présent de façon plus ambivalente que ne le fait Rita.

Oui, je suis, je suis vraiment d'un anachronisme parfait parce que je me considère juste comme une femme au foyer, et une mère, et un pilier de la communauté ; vous comprenez, je suis membre du conseil scolaire, et je dirige la société de l'autisme, et je suis secrétaire de l'association des conseillers scolaires de la région, et j'ai toujours agi à titre bénévole, ce qui est exceptionnel, surtout en ce qui concerne l'association. Alors, oui, comme je vous le disais, je suis anachronique, en ce

sens qu'il n'y aura plus de gens qui mèneront une vie comme celle que j'ai menée... Je ne regrette rien, je ne pense pas. Ne pas avoir fait carrière, avoir une vie qui serait mienne... Ce fut une vie entièrement vécue pour les gens, mais c'est comme ça, je l'ai choisi. J'ai voulu le faire. Alors, oui, comme je vous le disais, cette question de la mémoire, il ne s'agit pas tellement de perdre du temps à ressasser le passé, mais d'être davantage consciente, spécialement en regardant mes enfants grandir, combien je suis un produit de mon époque, et comment cela influence ma façon d'agir avec mes enfants devenus grands et les conseils que je leur donne. C'est une question de génération — est-ce que je m'égare ?

Non, non, c'est bien.

À dix-huit ans, je me suis mariée, mes parents étaient terriblement déçus de mon choix parce que je laissais tomber l'université, mais ça me semblait la chose la plus importante. Nous sommes ensemble depuis près de trente-huit ans, nous sommes mariés depuis trente-huit ans. Pour mes parents qui ont grandi dans les années 1920, 1930, j'avais devant moi tellement d'opportunités qu'ils n'avaient pas eues, c'était très décevant de savoir que je n'irais pas à l'université. J'étais la petite brillante de la famille, vous savez, et mes parents avaient tous deux obtenu une bourse d'études secondaires au début des années 1930. Ils ont quitté l'école à l'âge de seize ans et se sentaient très privilégiés, compte tenu du milieu dont ils provenaient, de pouvoir fréquenter l'école jusqu'à cet âge. Puis ils ont débuté le travail à la bibliothèque et, en ce qui concernait la famille, c'était un grand bond en avant que d'avoir une profession, être un col blanc. La chance d'aller à l'université et de faire carrière que j'avais leur semblait très importante et ils ont vraiment cru, surtout ma mère, que faire de tels choix était une grave erreur. Et je m'entends moi-même dire à ma fille, qui a vraiment sa carrière de journaliste en tête, elle s'est trouvé un ami adorable, elle est vraiment elle-même, vraiment enthousiaste, c'est une belle relation, il envisage de déménager, ils travaillent ensemble pour le moment, il envisage de déménager et je me dis « oh oui, part donc avec lui », vous comprenez, « c'est tellement important, part avec lui, tu n'auras peut-être pas du travail en journalisme tout de suite, mais tu pourras toujours faire de la pige, et tu reprendras plus tard, mais ne laisse pas tomber cette relation, c'est trop bien, ne la laisse pas tomber », et je lui ai dit « Jenny, s'il te plaît, ne tient pas compte de moi », parce que ce que je fais, c'est exactement ce que ma mère a fait, vous comprenez. « Je t'impose mes idées à propos de ce qui est important dans la vie de la même façon que ma mère a tenté de le faire avec moi », elle s'imaginait : « Si j'avais eu ces opportunités », et moi j'imagine, à partir de mes propres expériences, que ce qui est le plus important est cette relation : « Ne laisse pas tomber. Tu iras là où il ira. » Et je lui ai dit : « Ne tiens pas compte de moi, je vois très bien ce que je fais. Tu dois prendre tes propres décisions parce que... »

Mais, oui, je crois que ce qui m'intrigue c'est qu'on est, sans le savoir, un produit de sa génération. Mes parents l'étaient franchement, et ceux de mon mari aussi; avant la guerre la priorité, pour leurs enfants, c'était la sécurité. Il s'agissait de «décrocher un bon boulot», d'«avoir une carrière, avec la pension». C'était vraiment une approche différente. Leur idéal était un travail pour lequel vous alliez à l'université, vous deveniez enseignant ou quelque chose d'équivalent, et vous le faisiez pour les quarante-cinq années suivantes, et à la fin vous obteniez votre pension. Et vous étiez propriétaire de votre maison. C'était leur conception d'une vie parfaitement correcte. Et de nouveau pour la génération de mes enfants, je dis à ma fille: «Pourquoi ne pars-tu pas un an en Australie ou ailleurs, tu sais, tu n'as pas à commencer à travailler à vingt et un, vingt-deux ans, et la même chose comme ça pour le reste de ta vie.» Les gens changent de travail. On n'est plus stigmatisé. Il n'y aurait pas de mal à revenir au pays et à chercher du travail en journalisme et à dire que vous avez voyagé pendant deux ans. Ce serait peut-être même un atout. Mais pour mes parents, ce n'était pas comme ça, ce qu'ils souhaitaient pour nous, c'était la sécurité. Une pension. Vous savez, «un travail à vie», c'est ce dont on parlait, un travail à vie. «Vas à l'université, tu auras un travail à vie.» C'était comme ça qu'ils pensaient. Et je suppose qu'à l'époque, c'était vrai, parce qu'aujourd'hui l'université a énormément changé, il y a tellement de monde qui fréquente l'université, mais avant seule une très petite minorité fréquentait l'université et c'était toute une affaire, un privilège, quelque chose qu'ils souhaitaient vraiment pour moi, et je me suis dit «Bon, eh bien je reviendrai plus tard. Lorsque j'aurai un certain âge, je reviendrai et j'obtiendrai un diplôme, je me rattraperai et ce sera fait», et dès l'instant où mes enfants sont nés... C'est bizarre, à vrai dire, être gardienne d'enfants, parce que je... je ne vois tout simplement pas comment les gens font, je ne vois pas comment... Il y a des enfants que j'ai eus à partir de l'âge de trois mois. Vous pensez bien... une femme m'a dit un jour, elle me parlait du meilleur moment pour avoir son deuxième et quand je pourrais le prendre: «Si vous ne pouvez pas prendre le prochain, je n'en aurai pas, parce que, si vous ne l'élevez pas, ce ne sera pas tout à fait le frère ou la sœur de Mark.»

Était-elle sérieuse?

Oui. Et alors vous vous dites «Non, non je ne regrette pas du tout mes choix.» Je vois ces femmes de carrière et je vois leurs enfants, et j'ai eu, en quelque sorte, plusieurs familles, j'ai eu tous ces enfants de leur famille, et donc on m'a consultée à propos du meilleur moment pour en avoir un autre, «Quand aurez-vous de la place pour un autre?», «Quand devrais-je être enceinte de nouveau?» Et je m'occupais du premier pendant que la maman était à l'hôpital pour avoir le bébé, je le connaissais quasiment d'avant sa naissance... et c'étaient des bons moments pour moi. Honnêtement, je ne crois pas que les enfants aient souffert. Ils sont devenus très sociables, très bien intégrés, parce qu'ils se

sont habitués à la compagnie d'autres enfants, d'autres adultes. Ils n'étaient pas... accrochés à leur maman... Mais quand je pense aux mères, je me dis « Oh, non, je n'aurais pas pu faire ça. »

Dans son récit, Lindy associe clairement sa décision de ne pas aller à l'université à un point tournant de sa vie qui aurait alors pu prendre un autre cours. Comme le personnage de « *The Road Not Taken* » du poète Robert Frost⁹, qui croyait pouvoir garder « pour un autre jour » la route qu'il n'a pas choisie, Lindy laisse entendre qu'à l'époque elle n'a pas réalisé la nature exclusive de sa décision, croyant pouvoir revenir à l'université plus tard. L'irréversibilité de la décision n'apparaît qu'avec du recul. Bien qu'elle se considère comme « anachronique », et souligne fortement la désapprobation sociale et culturelle à laquelle fait face la femme au foyer qui accepte de s'impliquer dans la communauté plutôt que de faire carrière, elle nie être insatisfaite de ses choix. Elle dit : « Je ne regrette rien, je ne pense pas. » L'expression de son ambivalence remplace la construction conventionnelle, plus négative, de l'occasion perdue (faire carrière plutôt que de fonder une famille). Cela provient de la tension entre les significations sociales qui se sont progressivement attachées à ses choix de vie, alors que la situation change, et les jugements rétrospectifs qu'elle prononce sur son expérience. Dans ce contexte, les occasions perdues ne sont pas l'identification purement personnelle des ramifications de l'expérience. Elles émergent plutôt du croisement entre les modalités sociales et les modalités individuelles de l'expérience qui permettent d'en saisir la signification.

Dans ce processus de ressaisissement de son expérience, Lindy cherche à construire narrativement une évaluation positive de ses choix. Pour ce faire, elle doit utiliser des schèmes explicatifs distincts des conventions socioculturelles contemporaines qui ont remis en question son parcours de vie. Afin de construire une expérience qui ait du sens du point de vue de son contexte performatif premier, elle s'appuie donc sur des récits précis, historiquement situés. Elle refuse ainsi le jugement superficiel qui verrait dans son expérience une occasion simplement perdue, et reconstruit les choix sensés qui furent les siens, compte tenu des conventions sociales et des attentes de l'époque. Elle reconnaît davantage encore d'influence à ces conditions historiques qu'au désir de ses parents de la voir aller à l'université. Plutôt que de pleurer son passé, Lindy démontre une conscience aiguë de l'histoire, qu'elle intègre dans la compréhension de son parcours. Elle évalue le passé et le présent, à la fois dans les termes qui sont propres à chacun, et dans la relation dialogique qui les lie l'un à l'autre.

Dans l'exposé de Lindy, le ressouvenir d'un point tournant ne favorise pas seulement l'agir individué et le récit de soi, comme c'est le cas d'abord dans le parcours de Rita. Le ressouvenir donne également forme aux relations sociales du temps présent. Pour elle, l'occasion perdue n'est pas

9. R. Frost, « *The Road Not Taken* », dans *Complete Poems*, Londres, Jonathan Cape, 1967, p. 129.

une pure négation. Les dimensions publiques et privées du ressouvenir sont intégrées dans le récit pour donner sens à son expérience. De cette reconnaissance de la tension entre les normes sociales contemporaines et les conditions historiques de l'expérience effective, il résulte que Lindy est consciente de juger les choix de sa fille en fonction de ses propres systèmes de référence, historiquement relatifs. Cette conscience de soi l'incite même à conseiller à sa fille d'ignorer son avis. Elle reconnaît l'historicité de ses jugements, et constate les limites du simple récit d'une occasion irrémédiablement perdue, à la croisée des deux chemins qui se séparent.

Les récits de Rita et de Lindy nous montrent la dynamique d'une herméneutique vernaculaire puisant réflexivement dans les conditions historiques qui déterminent l'expérience et sa compréhension, d'une part, et l'agir individuel engagé dans la mise au jour des occasions apparemment oubliées, d'autre part. Ces récits nous apprennent que les occasions ne sont jamais totalement perdues, pas au point où nous ne pourrions plus les retrouver. Bien au contraire, l'occasion perdue peut contribuer à remédier à l'absence qu'elle a elle-même rendue visible.

En caractérisant le ressouvenir des occasions perdues, ainsi que nous l'avons fait, comme partage de deux voies divergentes, *ce qui s'est produit* et *ce qui aurait pu se produire*, nous suggérons que la mémoire n'opère pas seule. L'imagination agit de concert avec la mémoire, dans le but de ramener ces deux voies à un nouveau croisement, réconciliant le passé et le présent. Évidemment, rien n'oblige à la réconciliation ; nous avons souligné la forte présence du regret mélancolique et du deuil de l'occasion perdue. La présence de cette figure conventionnelle est avérée tant dans le ressouvenir quotidien que dans la littérature ou la chanson populaire traditionnelle. Mais l'imagination peut agir sur l'occasion recouvrée et ainsi, par dérivation, placer des repères pour le futur. Le passage du temps éclaire les conditions spécifiques du passé qui déterminent l'action, qu'il s'agisse des rapports de genre ou des inégalités relatives à la distribution des chances dans la structure sociale. Cela peut mener à revivre en imagination *ce qui est arrivé*, mais cette fois dans les termes d'une spéculation sur *ce qui aurait pu arriver*. Le ressouvenir qui vise un progrès ou une perte renouvelle le passé et est doté d'un potentiel transformateur qui reste dissimulé dans la conception usuelle de l'occasion perdue, mais les temps de la mémoire ne sont pas irréversibles. Tandis que notre imagination fait son œuvre, les temps peuvent être redistribués, et ce qui était perdu peut être recouvré comme un progrès à venir. La voie que nous aurions pu prendre reste toujours présente dans l'ombre de celle que nous avons choisie. Une occasion perdue renferme toujours la promesse d'un futur possible.

Traduit de l'anglais par Louis Jacob.